

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRES.
GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

LE PATRIOTE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni me commande à personne, je vais où je vaux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je le veux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. L. ROWEN, Imprimeur.

40, Rue Grant, Faubourg St. Roch.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année se compose de 56 numéros et se divise en trimestres de 12, sans payer rien d'avance.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payables trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Tout commandant, demandeur ou réclamaire devant être affirmé.—On insère gratuitement tous les articles publiés et l'indiqués publics ; ceux de nature purement personnel ou privés ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre, au dessus de 6 lignes, 2 sous la ligne. Charge insertion surabondante se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
PLIÉS. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit, moitié au écart, de ce montant le coût de l'étoffe. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LES DOULEURS D'UNE FEMME HONNÊTE.

Mais tout est bonheur que Valentine se croit, bien qu'il fut innocent, lui fut enlevé.—Toute sa noble famille lui fut enlevé qu'il était on ne peut plus inconsolable que la marquise de Sainte-Lucey se comprimit à un point de touter seule dans une cellule de place et de cette date. Son mari lui fit totalement et péchément un long che de urser la danger de ces promenades, qui pouvoient compromettre sa réputation ; disoit-elle elle ne comptait rien, mais qu'elle le devait renoncer à son père et sa mère. Valentine n'osa ni lutter, ni désobéir, mais désespérée elle essaya de récrire la liberté de Ribert et d'obtenir qu'il vint la voir. Elle se résolut d'exposer à de nouveaux affronts. Sa mère seule, bonne et saine créature, put à tout sacrifier pour épargner une larme à son enfant, se faisant du temps en temps introduire aux mystères auprès de sa fille, pleurant avec elle et la consolant. Elle ne se vint retrouver Valentine, elle attendait sa mère. La bonne dame fut introduite et se vint se jeter dans ses bras. Depuis un mois, elle ne s'était point vue.

— Oh bien ! dit Valentine, es tu plus heureuse et...
— Je le serais, si tu étais tous les jours près de moi.
— Tu fait sa réclamation, mon enfant, et accomplis complètement les devoirs, et puisque ton mari ne veut plus nous voir...
— Oh ! ma bonne mère, vous vous indignez sur ces sentiments, vous avez tort de le croire.
— Qu'il nous méprise, enfant. Non, non, vois-tu, avant qu'il ne fit son mari, j'avais compris le sort qui m'était réservé. J'avais compris que tu me serais enlevée... mon père s'est laissé séduire. Il n'a pas su où le bonjour était, pour lui et pour nous, n'en parlons plus ; il le peut se changer aujourd'hui. Je n'ai qu'un instant à te donner, dis-moi à présent si M. le marquis est pour longtemps absent.

— Il est parti pour la chasse hier matin, et il doit être absent jusqu'à demain.

— Eh ! quel bonheur ! eh bien, demain il y a une petite réunion de famille à St. Mandé. Et si tu pourrais venir !... posséderas-tu toute une journée ! j'aurais de la joie pour six mois.

— Oh ! que je le voudrais ! mais si on l'apprenait !

— Tu es si naïve ! l'indifférence à son parrain, nous serais si heureuse !

— Eh oui, j'y serais. Quel crime est donc, lorsqu'il me tait seul, j'allais une lettre, puis un mot j'ôte et tu bonne mère !... Oh ! j'ai j'ai et tout de moi laisser dominer ainsi. Mon premier devoir, c'est mon respect et mon amour pour vous. Père !

— La bonne mère pleurait de joie et se disait : « quand d'orgueil en pensant que sa Valentine n'avait rien perdu de son âme ainsi en contact du grand monde, et que la noble marquise restait attachée à ses premières affections. Elle se la quitta qu'elle lui avoit fait perdre vingt fois sa promesse.

Le lendemain, Valentine se fit conduire à Saint-Mandé, et si elle eût voulu que rien ce lui rappellât sa rareté d'importance, elle s'étoit parée avec une simplicité qui la rendait ravissante. Une robe blanche, bien légère et toute une, un chapeau de paille, sans ornements, un écharpe de soie, et s'éclairant sur ses blanches épaules ; ce fut à son apparition. Et lorsqu'elle parut ainsi au milieu de la réunion avec nombre de ses parents et des amis de son vieil père, on eût dit que des vieillies et les fleurs, qui auparavant s'élevaient au-dessus de la coiffure, et un coup de langue élevant des palais, et enfin à son nez, des roses, et remania le bonheur, et le joie autour d'elle.

Un des vint de l'arrivée de Valentine à Saint-Mandé. Ce fut à qui s'emparetrait auprès de la ravissante jeune

foncée. Ce fut à qui lui témoignait le plus d'affection. Jamais eût-elle ençur son âme ne s'était ouverte à son bonheur plus comble. Là, elle recevait aimée, admirée, chérie, de ses parents, et elle se sentait libre, elle se sentait d'être aimé avec cette indulgence des cœurs d'ouvriers. Tout ce qui était bien, était lui. Quelle différence elle devait établir entre ces réunions à Saint-Mandé et celles du noble faubourg ! Mais elle ne voulait point penser. Elle vit du bonheur présent, sans songer aux vœux qui le suivraient.

Cette journée s'écoula très-rapidement. Plusieurs fois, Valentine se leva près d'Emile, prenait sa main avec lui et chaque fois, elle n'aperçut une vœux plus d'approcher du trépas de son cousin. D'ailleurs, si elle se fut interrogée elle eût dit de se composer de réfléchir sur ce qui lui eût enlevé tout le charme qu'elle trouva à ce mariage, sans contrainte, avec son ami d'enfance.

Quand vint le soir, on voulut conduire Valentine jusqu'à l'entrée de la voiture devant venir la prendre. On ne mit ni robe, et Valentine accepta la bras d'Emile. Il marchait ainsi long-temps, sans se parler. La jeune femme s'abandonnait à une douce rêverie, dont il n'avait pu rien expliquer le sujet, et Emile pensait à la fois à ce qu'il lui fallait dire et à ce qu'il fallait lui dire pour longtemps sans s'en apercevoir. Ce n'est qu'à l'heure comble au même à l'heure de sa vie.

On arriva à l'entrée du chemin où la voiture de Valentine l'attendait. Elle embrassa son père avec une émotion, et pour monter en voiture, elle s'appuya sur l'épaule d'Emile. Au même instant un riche équipage fallut se lever et se diriger vers la porte. Valentine se fit la portière et son regard se porta sur celui de Valentine qui fallut tomber à la renverse. Emile la retint dans ses bras, voyant sa mère et le regard indolamment contre son cœur.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous, Valentine ?

— Rien, rien, murmura-t-elle en se dégageant vivement de ses bras et elle s'élança dans sa voiture. Elle fit un dernier geste d'adieu à tous ceux qu'elle aimait, et le cocher à qui elle avait promis bonne récompense s'en alla à l'aise, fouetta ses chevaux et partit.

Un seul mot expliquera la singulière émotion de Valentine, au moment de partir : la femme qu'emportait le brillant équipage, qui avait fallu renverser la voiture d'enfant de la jeune marquise, c'était son orgueilleux belle-soeur, la comtesse d'Astand, celle surtout dont elle avait eu à subir le plus souvent, jusqu'alors, les dédains et les offenses à demi voilées, et cette femme esclava de l'épique que venait de lui faire une femme que la fois d'un époux et au milieu de sa famille, qui faisait voir la fière comtesse ! elle n'osait prévoir les scènes blessantes que cette rencontre lui préparait. Elle arriva à l'hôtel, glorie de crainte, et elle fut encore plus effrayée, lorsqu'elle apprit que la marquise de Sainte-Lucey était venue pour la chercher et qu'elle était partie fort mécontente de ne l'avoir point trouvée.

Le lendemain soir, son mari revint fatigué de la chasse et d'assez mauvais humeur ; Valentine qui tremblait devant lui comme un enfant coupable, s'était promis de tout lui dire pour contraindre par sa confiance l'auteur des récits qu'on ne manquerait pas de lui faire ; mais le voyant si mal disposé, son courage l'abandonna, et elle remit au lendemain son pénible aveu.

Le lendemain matin, elle venait d'achever sa toilette lorsqu'on vint lui annoncer que le marquis s'apprêtait à venir. Elle se y rendit et sans pouvoir s'en expliquer le motif, son cœur battait à fendre l'âme, pendant le court trajet qu'elle avait à faire et elle éprouvait une émotion indéfinissable.

Là, entrant dans le salon, elle resta comme pétrifiée, son mari était debout près de la cheminée, et tous ses traits exprimaient une colère qu'il avait peine à contenir. La marquise de Sainte-Lucey était assise à quelques pas de lui. À sa droite, la comtesse d'Astand et son mari, un peu plus loin le chevalier de Trace, grand commandeur de l'ordre de Malte et oncle du marquis, vieillard sec et raide, au teint bilieux et au regard hautin et froid. C'était venant trois ou quatre grands parents, oncles, oncles, oncles, incommodes et imposants comme des portraits de famille.

Un nuage couvrit les yeux de Valentine et elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le siège qu'on lui indiqua devant ce grave assemblée.

— Sa belle-mère fut la première qui prit la parole.— Madame la marquise, j'ai dit avec l'autorisation de M. le marquis, mon fils, réunir la famille pour vous prie de mettre un terme au scandale de votre conduite. Depuis un an, nous avons essayé la persuasion et la douceur pour vous faire comprendre quels devoirs votre nouvelle position vous imposait. Nous avons échoué. Cependant, madame, vous devez penser que notre honneur est intéressé à obtenir que vous vous rappeliez enfin que vous n'êtes plus la fille de M. Ribert, mais la marquise de Sainte-Lucey et que vous devez respecter le nom que vous portez et le faire respecter de tous les côtés. Qu'avez-vous donc fait, madame, habitude Valentine, sans lever ses yeux, où elle sentait des larmes trembler.

— Ne s'effrayez donc point d'ignorer, madame, dit vivement le marquis. Dimanche, vous avez été absente de l'hôtel toute la journée et le soir 3 heures, sans nous voir à rencontrer sur la route, au milieu d'un groupe de gens de toute espèce, et montent dans une voiture de place : en vérité, il est étrange de rencontrer là la marquise de Sainte-Lucey.

En effet, j'étais allée chez mon père, murmura Valentine, en faisant un violent effort pour ne pas fondre en larmes, je ne croyais pas que ce fut un crime.

— Et qui vous dit, madame... que ce soit un crime ? mais vous pourriez me demander de vous y conduire, et toute inconvenance.

Valentine n'osa point répondre qu'elle lui avait demandé vainement, et qu'il avait toujours refusé. Elle sentait trop bien qu'elle ne pouvait défendre sa cause devant un tel tribunal. Révoquée d'ailleurs de cette acquisition de toutes ses actions, elle commença à sentir le courage et le désespoir, s'apprêtant peut-être à lutter dans l'ombre, puisqu'elle n'avait pas la force de lutter ouvertement. Elle garda le silence et resta, immobile et calme en apparence, les coups d'épingle que chacun de ses juges se croit en droit de lui donner.

On parla longuement, sans qu'elle parût entendre ; mais elle pressait, lorsqu'elle entendit le commandeur ouvrir l'avis d'emmener la jeune femme pendant 6 mois au fond du Languedoc dans une terre de la marquise, pour lui faire perdre des goûts et des habitudes en désaccord avec son rang.

Le projet fut adopté. Valentine, profondément fermée de son trouble, ne put enlever entièrement un sourire de dédain qui se secoua la tête à la vieille marquise, et la grave assemblée se rompit, non sans que chacun de ses membres n'eût dit d'un regard à son voisin : mauvais sang ne peut mentir.

A continuer.

autres contusions à la suite d'une querrelle de café. C'est tout ce qu'on sait jusqu'à présent de l'ambassade de lord Ashburton. Nous nous ferons un devoir de tenir nos lecteurs au courant des pas qu'elle pourra faire par la suite. Il n'est même pas improbable que nous recevrons sous peu quelque communication indiscrète et scandale sur les instructions du gouvernement anglais à son ministre; nous en ferons part comme de juste à nos bons amis et confidés nos lecteurs. En attendant, avec ou sans colombourg, on peut dire que la question des limites n'a pas de bornes; elle promet de longues matières à discuter; car tous les relevés et arbitrages laissent la chose dans la même obscurité. Les commissaires américains déclarent que les commissaires anglais ont eu la berlue; qu'ils ont rêvé des montagnes dans le fond des vallées. Cela pourrait bien être, car des commissaires anglais voyagent au frais de John Bull, n'économisent rien et se traitent largement; le champagne et le madeiro ont sans doute plus d'une fois réchauffé leur zèle; or ils ont peut-être rédigé leurs rapports dans de ces moments extatiques où ils voyaient tout sens dessus dessous. Quant à l'affaire de la Créole, du droit de visite, de la suppression de la traite, de l'abolition de l'esclavage, l'américain conseiller à lord Ashburton de se mêler de ce qui le regarde, d'aller en Angleterre essayer d'améliorer la situation affamée de ses esclaves blancs et noirs qui de venir en Amérique faire massacrer des hommes libres par des esclaves noirs; et l'américain aura raison. Pour ce qui est du paiement des dettes américaines aux anglais, la réponse la plus éloquent que fera l'yankee aux demandes d'Ashburton sera de retourner ses poches afin de montrer qu'il n'y a plus le sou. Alors viendra la terrible guerre.....mais non; la mode de la guerre est passée; on ne se bat plus aujourd'hui que contre de pauvres chinois qui n'y connaissent goutte, contre des indiens qui n'ont pas d'armes, contre des rebelles inexpérimentés. La diplomatie qui brouille tout, raccommode tout; on joue au plus fin, on dépense beaucoup d'argent, et, au lieu dans le gâteau, ne prennent plus goût au changement ne jouent plus avec des armes à feu. Cela serait bien sûr toujours on pouvait s'en tenir là, mais j'ai vu tard la marmite trop chauffée soufler, monter et déborder et alors pour avoir voulu faire la sauce trop bonne on a gâté et par dessus le marché on s'est brûlé les doigts.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES TRAITÉS PRINCIPAUX DU RÉGÈNEMENT DES FAUBOURGS ST. JEAN ET ST. ROCH.

Faubourg St. Roch, Total des maisons dont	1161
61 inhabitées ou en construction	-
Nombre total d'habitants	10650
Catholiques romains dont 5444 canadiens-français	-
Hommes non-mariés (au-dessus de 15)	2930
Femmes non-mariées (au-dessus de 14)	1101
Écoles	12717
Écoles	18
Faubourg St. Jean, Total des maisons dont	1199
48 inhabitées ou en construction	-
Nombre total d'habitants	5715
Catholiques romains dont 6065 canadiens-français	-
Hommes non-mariés (au-dessus de 15)	269
Femmes non-mariées (au-dessus de 14)	1031
Écoles	13

Il est probable que ces deux faubourgs forment au moins si ce n'est plus la moitié de la population totale de Québec; cependant la loi de l'Union et de la justice égale ne leur donne pas de représentants au parlement et l'ordonnance qui situe la corporation ne leur laisse qu'une faible proportion dans la représentation municipale. Par exemple tous ces gens oubliés lorsqu'il s'agit de leurs droits sont bien soigneusement comptés lorsqu'il s'agit de les faire payer la taxe personnelle pour les chemins, la taxe sur leurs taxes personnelles, la taxe sur les marchands, la taxe sur les propriétés, sur les caractères, les chiens; les chiens sans etc. et une foule d'autres étaleries; la guerre pour ne plus de les compter si vient des glorieuses milices qui devront encore marcher à la défense de leur glorieux souverain et de leur héros patrie. Dans ce temps-là les étoges et les attéris ne seront point fute. Mais quand on

parle de souffrages, d'élection, de représentations, d'améliorations, bah! ce sont des pauvres canadiens, ignorants, fanatiques, rebelles et qui ne valent pas la peine qu'on inscrive tant seulement leur nom sur les livres électoraux. On ne les enrégimente que sur les listes payantes et corvéables, sur celles des taxes; des jurés, des constables et des milices, au moins parmi celles qui n'ont pas droit à des terres; car pour les autres on a encore comme toujours oublié de les noter.

Nous espérons, pour notre part, beaucoup, des arguments victorieux du récénsément actuel; car, nous n'osons pas, en constatant d'une manière authentique l'accroissement de la population canadienne, les proportions majouées qu'elle conservera dans cette partie du pays en dépit de l'émigration forte et par-là même infructueuse des races anglo-saxonnes, l'attachement de cette même population à ses usages, à sa religion, à sa langue, sa moralité tenace, et son éducation intuitive provenant de l'exemple, et son dévouement à l'innocuité des essais qu'on pourrait faire pour l'amplifier. Le récénsément apprendra aux législateurs que sans autre secours que les efforts personnels les canadiens savent et veulent avoir des écoles, renverser par là les colonnies dont on les accable; qu'ils sont industrieux, probes, laborieux, puisqu'ils sont en grande majorité propriétaires des maisons qu'ils habitent; qu'ils sont moraux et charitables puisqu'ils trouvent le moyen de supporter leurs indigents; que leurs institutions françaises et religieuses ont un dégré de substance et auxquelles on voudrait si on l'osait en ces dernières priques les malheureux, les vieillards, les infirmes trouvent des asiles même sans l'aide du trésor public, miracles heureux que n'ont jamais opérés les institutions de nos orgueilleux rivaux qui veulent être en tout et partout nos maîtres; le récénsément démontrera encore que la très-grande majorité des enfants instruit et que la génération qui s'éleva sous leurs soins et les défendra plus opiniâtement encore que celle qui passe. Nous osons croire que la législature provinciale ne pourra se refuser à l'évidence des chiffres et qu'elle fera quelques efforts pour réparer de grandes injustices, de lâcheses bévues; à son défaut nous pourrions peut-être jeter nos regards vers le parlement impérial; mais comme la passé démontre que rien de bon ne vient de ce côté-là, les canadiens ne doivent se reposer pour du soulagement que sur leur bonne cause et sur eux-mêmes; sur leur amour surtout car leur bonne cause les abandonnerait bien vite s'ils ne s'aidaient puissamment et constamment. Ce qu'il faut donc c'est de la patience, un peu; de la fermeté, du dévouement, beaucoup; mais de l'union, au-dessus de tout de l'union entre frères.

Si les hommes ont beaucoup se féliciter du récénsément, il n'en est pas de même des demoiselles; il nous apprend de la manière la plus insolente qu'il y a près de trois filles à marier pour un garçon. Allons mesdemoiselles qui voulez vous établir c'est à vous de lutter de grâces et de coquetterie si vous voulez être les préférées; il faut que chacune des élues l'emporte sur deux rivales, c'est difficile, mais au moins il y aura de la gloire. Nous pourrions peut-être là-dessus expliquer un peu notre idée afin de nous rendre plus intelligible et en même temps empêcher les mamans et messieurs les directeurs naturels du mariage public de nous accuser d'avoir donné aux demoiselles des conseils pernicieux.

Quand nous leur disons de lutter de grâces et de coquetterie nous ne prétendons pas comme quelques uns pourraient le croire et se servir après cela de notre grave autorité pour justifier leurs malices, leur conseiller de se livrer à l'étude des minuscules et des agréables gracieusetés du haut ton, ni de se fier d'ornements et de colifichets ridicules et coûteux. Les grâces que nous leur conseillons de pratiquer ce sont celles qu'a toujours la jeune fille qui travaille à des choses utiles ou instructives; et qui plus tard deviendra celle de la femme de ménage s'occupant de son intérieur, de sa famille. La coquetterie qui nous voulons leur enseigner c'est celle qui pour accroître la seule beauté naturelle, les charmes puissants de l'esprit, la douceur du caractère, et des manières. Car sachez-le bien, mesdemoi-

elles, dans le siècle si dur où nous vivons, sous le régime d'un gouvernement pillard, sous la férule d'une corporation qui nous dévalise sur tous les chemins grands et petits, l'argent deviendra de plus en plus rare; et l'homme qui prendra femme y regardera sans doute à deux fois avant de se décider et, quoique peut-être il trouvera fort beau à voir de loin une demoiselle élégamment attifée et caharnachée de dentelles et de rubans, il verra mieux pour lui-même celle qui n'aura d'autres ornements que ceux de la modestie et du cœur. Ça coûte moins cher et ça dure plus longtemps sans compter que c'est plus beau. Bonité, bonité, hon marché! Topo! Mademoiselle l'élégante pourra continuer à chercher fortune sur les promenades et trottoirs; elle entendra bien les passants dire: "Dieux! qu'elle est belle et bien vêtue! mais des maris, point. Tandis que la modeste bonne fille pourra choisir selon son goût et son inclination.

Mademoiselle, je vous en prie, mesdemoiselles, de vous avoir donné des avis dont je sais bien que vous n'avez guère nullement besoin; ce que j'en ai fait n'était absolument que pour ne point me mettre mal avec vos mamans qui nous ont forcés vos papas à renvoyer le Fantastique. Cela ne doit cependant pas vous empêcher de suivre mes conseils si vous les trouvez bons et moi je vous assure qu'ils le sont, quoi qu'on en puisse dire.

HOGAN qui avait été arrêté aux Etats-Unis pour avoir pris part à l'incendie de la Caroline et relâché à cause d'une erreur dans le mandat d'arrestation; puis repris une seconde fois et logé en prison, fut enfin définitivement relâché il y a quelques jours sous prétexte de l'insuffisance des témoignages. Messieurs les anglais n'ont pas été si difficiles à l'égard des américains envoyés à la terre de Vandiemene. Néanmoins ce petit incident, tout indifférent qu'il est par lui-même, sert à démontrer clairement que les goûts les plus de bonheur véritable dans ce bas-monde où l'on ne pourra plus désormais satisfaire les goûts les plus à la portée d'un chacun et où les ambitions les moins ambitieuses sont traitées de débauches au moment où l'on se croyait le plus près de les voir réalisées. Voilà par exemple un jeune homme qui avait la passion fort excusable de se faire pendre pour acquérir un brin de célébrité, eh bien! les hommes sont assez ingrats pour lui ravir cette douce consolation! Oh sommes-nous donc? dans quel vilain pays vivons-nous où un individu doué d'un goût d'émersion pour la corde ne peut point parvenir à se faire attacher au bout d'un pauvre petit bout, tandis que tant d'autres qui font tout leur possible pour s'en tenir à distance honteuse et respectueuse y arrivent tout droit comme sur le plan incliné d'un chemin de fer. Nous pensions pourtant qu'on pourrait changer à l'égard du singulier Hogan le proverbe: Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse et dira: Tant va l'âne à l'écurie qu'à la fin en lui met un licou. Mais les américains sont de drôles d'égoïstes; ils gardent tous leurs amusements les plus recherchés pour leurs propres hommes et prêt à dire que cela ne leur est point permis à gaspiller le chevre comme cela pour un homme à Hogan qui méritait cependant autant que qui que soit la célébrité des voleurs et des assassins. Un assure que Mr. Hogan qui s'est vu ainsi cruellement désappointé dans ses affections les plus intimes va vivre de chagrin de n'avoir pu mourir pour la plus grande gloire de l'empire britannique auquel il ne manquait cependant pas l'échaffaud pour faire de ses sujets les gens les plus haut placés dans l'échelle sociale.

Le bruit court, selon le Canadien, que sir Chas. Bagot fait déloger le bureau de la presse du Palais du Parlement pour s'y loger lui-même durant le séjour qu'il se propose de faire à Québec. Si son Excellence prétend nous favoriser d'un manière permanente ou au moins pour un temps un peu long elle a raison d'en agir ainsi; mais si au contraire elle ne veut que se loger d'une façon royale durant un court intervalle comme cela est probable au moins pour cette année, nous concevons un bien triste opinion du caractère de notre nouveau gouverneur-général car ce grand bouleversement et les frais inutiles

